

II 1776 Os

LOUIS LEPRINCE-RINGUET - WERNER HEISENBERG
MARIE OSSOWSKA - EMMANUEL D'ASTIER
DANIEL BOVET - MARC BOEGNER - R.P. DUBARLE

L'HOMME ET L'ATOME

Textes des conférences et des entretiens organisés par les
RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE
1958

HISTOIRE ET SOCIÉTÉ D'AUJOURD'HUI
ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE, NEUCHÂTEL

MARIE OSSOWSKA

*PHYSIQUE MODERNE ET ATTITUDES MORALES*¹

Les découvertes de la science moderne en général et celles de la physique nouvelle en particulier, ont contribué à réaliser des changements techniques qui méritent le nom de révolution industrielle. Comme chaque révolution industrielle, cette révolution comporte elle aussi des menaces et des promesses. Les découvertes du XVIII^e siècle, qui contribuèrent à transformer complètement la production textile, causèrent de l'anxiété aux ouvriers, leur faisant craindre le chômage. Au XIX^e siècle, Ruskin s'opposait au développement de l'industrie de crainte que l'industrialisation ne plongeât le monde dans la laideur. Cette opposition avait profondément impressionné Gandhi et l'avait poussé à encourager les Hindous à tisser leurs vêtements chez eux. Dans les années qui ont précédé la dernière guerre, Irving Babbitt protestait aux Etats-Unis contre le machinisme croissant qui, selon son opinion, menaçait le développement de la personnalité humaine. Il y a quelques dizaines d'années, les pessimistes prévoyaient que le développement du cinéma entraînerait le déclin du théâtre — appréhension que, fort heureusement, les faits n'ont pas confirmée. Au cours des Rencontres Internationales de Genève de 1955, on a discuté des dangers que présentaient pour notre culture la radio, la télévision et l'usage du magnétophone.

¹ Conférence du 5 septembre 1958.

A l'heure actuelle, les promesses de la science sont une fois encore accompagnées de menaces, mais leurs dimensions sont différentes. D'un côté la vision magnifique d'un monde riche en nouvelles sources d'énergie, le niveau d'existence de l'homme plus élevé, son labeur réduit, son instruction plus étendue, ses loisirs plus fréquents et plus variés, et de l'autre, le danger d'une dégénérescence biologique, d'une destruction partielle et peut-être totale du genre humain et de la terre elle-même.

La situation nous autorise aussi bien à faire de beaux rêves qu'à prévoir des catastrophes. Arrêtons-nous sur ces dernières. On sait que chaque génération juge sa situation exceptionnelle. Pour se rendre compte combien cette opinion est justifiée, consultons le passé et examinons les enseignements qui en découlent.

L'idée d'une catastrophe englobant le monde entier n'a pas été rare dans le passé de l'Europe. Tantôt elle était liée à un passé très lointain, tantôt elle avait trait à l'avenir. Le plus souvent on croyait qu'une catastrophe serait causée par le feu ou par l'eau. Selon les stoïciens, le monde devait être consumé par le feu. Cette conflagration (*ἐκπύρωσις*) devait se produire régulièrement, annonçant un renouveau. Cicéron avait ensuite adopté cette opinion, dérivée d'ailleurs d'Héraclite. Mais le déluge représentait le type de catastrophe le plus fréquent, cette même idée se répétant avec une régularité frappante dans diverses parties du globe. C'était toujours une pluie torrentielle qui inondait la terre. Et c'était toujours un couple élu qui évitait le sort de ses semblables et repeuplait la terre. Ainsi Zeus avait inondé le monde et n'avait permis qu'à Deucalion et à Pyrrha de se sauver en débarquant au sommet du Parnasse. D'habitude le feu et l'eau jouaient dans ces mythes un double rôle : celui d'élément de représailles et celui d'élément de purification. Puni de ses méfaits, le monde émergeait purifié par cette destruction.

Mais ce qui nous intéresse ici, ce ne sont pas les catastrophes d'un passé mythique, mais celles qu'on attendait dans l'avenir.

Arrêtons-nous un instant sur l'an 1000 qui a suscité tant de querelles. C'est à Michelet, auquel on a souvent reproché une vision exagérée du moyen âge, que nous devons la description la

plus pathétique de la terreur qui régnait pendant les années précédant cette date.

« Cette fin d'un monde si triste, était tout ensemble l'espoir et l'effroi du moyen âge », écrit Michelet dans le second volume de son *Histoire de France*. « Voyez ces vieilles statues dans les cathédrales du dixième et du onzième siècles, maigres, muettes et grimaçantes dans leur laideur contractée, l'air souffrant comme la vie, et laides comme la mort. Voyez comme elles implorent les mains jointes, ce moment souhaité et terrible, cette seconde mort de la résurrection, qui doit les faire sortir de leurs ineffables tristesses, et les faire passer du néant à l'être, du tombeau en Dieu. » Selon cet auteur, toute l'Europe occidentale attendait alors la fin du monde. « ...Le captif attendait dans le noir donjon ... le serf attendait sur son sillon ... le moine attendait dans les abstinences du cloître ... »

Depuis que Michelet a tracé ces lignes, il a servi de cible à diverses critiques. On lui reprochait de n'avoir pas suffisamment de faits à l'appui de ses affirmations. Il est vrai que le chroniqueur de l'époque, Raoul Glaber, moine de Cluny, auquel se référait Michelet, avait écrit : « On croyait que l'ordre des saisons et les lois des éléments qui jusqu'alors avaient gouverné le monde, étaient retombés dans le chaos éternel et l'on craignait la fin du genre humain »¹; cependant ces mots se rapportaient non à l'an 1000, mais à la grande famine de 1033. Quand on eut mangé les bêtes et les oiseaux, les racines des arbres, l'argile mêlée au son, nous raconte le même chroniqueur en parlant de l'an 1033, on s'en prit aux cadavres. Le voyageur était assailli sur les chemins par des cannibales, « mais tout était vain, car il n'est d'autre refuge contre la vengeance de Dieu que Dieu même ». La terreur semée par la famine fut renforcée par un phénomène inattendu. « ... Le 29 juin 1033, le soleil s'éclipsa et devint couleur de safran ... Les hommes — écrit Glaber — en se regardant les uns les autres se voyaient pâles comme des morts ; tous les objets en plein air prirent une teinte livide. La

¹ E. GEBHART, « L'état d'âme d'un moine de l'an 1000. — Le chroniqueur Raoul Glaber », *Revue des Deux Mondes*, octobre 1891.

stupeur remplit alors tous les cœurs : on s'attendait à quelque catastrophe générale de l'humanité ¹. »

Comme argument contre une vision exagérée de la panique régnant, soi-disant, avant l'an 1000, on nous fait remarquer non seulement que ces mots se rattachent à des événements ultérieurs, mais aussi que les nombreuses bulles pontificales décrétées de 970 à l'an 1000 ne mentionnent pas la prochaine fin du monde. Toutefois cet argument n'est pas jugé décisif. Les autorités pontificales ne pouvaient en effet risquer de déchaîner des sentiments qui auraient pu être difficiles à maîtriser. Déjà en 936, des moines s'étaient révoltés et, après avoir tué leur prieur, avaient pris des épouses. En outre, l'Eglise ne pouvait se hasarder de fixer une date à la fin du monde, une date que les faits pouvaient démentir. Aussi gardait-elle le silence à ce sujet, s'abstenant aussi bien de confirmer que de nier la catastrophe prévue.

Si les critiques de Michelet paraissent avoir raison en lui reprochant d'exagérer l'importance de l'an 1000, il n'en est pas moins vrai que la vision de la fin du monde était familière aux gens du moyen âge. Chaque famine, la peste, une éclipse, l'éruption d'un volcan, étaient interprétées comme des signes funestes. Pour les chrétiens, la vie était un combat continu opposant Dieu à Satan. Plus d'une fois le chroniqueur Glaber avait vu ce dernier de ses propres yeux. Parfois, en se réveillant, il le voyait assis au chevet de son lit. Personne ne doutait de la victoire de Dieu, mais les dernières convulsions de Satan promettaient d'être terribles. « La pensée de l'Apocalypse escorte le moyen âge tout entier », soutient dernièrement Focillon dans son livre sur l'An Mil, « non dans les replis de l'hérésie, dans le secret de petites sectes cachées, mais au grand jour et pour l'enseignement de tous. » « Chaque fois que l'humanité est secouée dans ses profondeurs par un cataclysme politique, militaire ou moral d'une ampleur inusitée — écrit plus loin le même auteur — elle pense à la fin des Temps, elle évoque l'Apocalypse ². »

¹ E. GEBHART, *op. cit.*

² H. FOCILLON, *L'An Mil*, Paris, A. Colin, 1952.

Si l'on peut se référer au chroniqueur Glaber pour diminuer l'importance de la fameuse date de l'an 1000, il faut dire que ses chroniques confirment les mots de Focillon que nous venons de citer. Le moyen âge vivait dans l'attente d'une catastrophe. Aurait-on pu représenter le Jugement Dernier avec un réalisme si poignant, si son idée n'avait pas été familière à l'esprit humain ?

Dans les temps modernes, la vision de l'avenir est visiblement modifiée. Aux yeux de la bourgeoisie triomphante du XVIII^e siècle, l'avenir est représenté par une ligne toujours ascendante qui se perd dans l'inconnu toujours meilleur. Les pestes et les famines sont de plus en plus rares. Franklin enlève à la foudre son caractère terrifiant en lui donnant une explication scientifique. Les physiiciens de l'époque font de même par rapport à divers phénomènes jugés auparavant surnaturels. Le développement des moyens de destruction n'est pas en visible désaccord avec le développement des facultés humaines. Les écrivains anglais du XVIII^e siècle vantent leur époque. L'infirmité d'Alexandre Pope ne l'empêche pas de répéter dans son poème *Essay on Man* que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. *Whatever is, is right*. Selon son avis, l'univers est harmonieux, et même le vice contribue au triomphe de la vertu. L'intérêt personnel et l'intérêt social s'identifient — thèse qu'Adam Smith reprendra ensuite. Dans ce concours de l'optimisme, la voix amère de Swift est isolée. La majorité des écrivains français de la même époque entrevoit un avenir meilleur. Bien que la Révolution française ait été précédée de la panique décrite par Georges Lefebvre dans son livre *La grande peur de 1789*, ce n'est plus la peur de la fin du monde, causée par une intervention divine qui se manifeste alors, mais c'est la peur des brigands ou des aristocrates qu'on soupçonne de vouloir détruire les récoltes.

Au XIX^e siècle, et jusqu'à la dernière guerre du XX^e siècle, il y avait, certes, des voix qui prédisaient tantôt la fin de la race blanche au profit de la race jaune, tantôt la fin d'une civilisation. C'est ainsi qu'Oswald Spengler prédisait la fin du monde occidental, traitant selon un modèle biologique les civilisations comme des êtres vivants qui croissent, fleurissent et meurent. Mais ce n'était

que le déclin d'une culture et non la fin du monde. Quand parut *Der Untergang des Abendlandes*, les contemporains de Spengler s'adonnaient à diverses occupations qui impliquaient la croyance en une continuité de développement. Ils économisaient en pensant à leurs enfants et à leurs petits-enfants, ils plantaient des arbres qui exigeaient un temps prolongé pour croître et ne devaient apporter des fruits qu'aux générations à venir. La comète de Halley avait fait parler de la fin du monde, qui serait causée par un choc possible, mais la curiosité avec laquelle on l'attendait en 1908 ne rappelait pas la peur que faisaient naître dans le passé les catastrophes attendues.

Pendant de longues années l'attente d'une catastrophe n'est restée vivace que dans les sectes. Celles-ci sont généralement fondées par des personnes qui ne savent pas s'adapter aux conditions dans lesquelles elle vivent. Elles fondent des sectes par esprit d'opposition et il est intéressant de constater que les membres de ces sectes cherchent une satisfaction dans l'anéantissement d'un monde qui leur paraît hostile. L'intervention surnaturelle qui causera cette destruction saura reconnaître, selon leur avis, les fidèles parmi les pécheurs et les fidèles seront élus pour avoir accès à un monde meilleur. La vie religieuse est extrêmement peu différenciée dans mon pays où les catholiques sont en majorité. Mais, nous aussi, nous avons des sectes qui brandissent des menaces de catastrophe. Les Témoins de Jehovah parcouraient les villes frappant à toutes les portes et conjurant les gens de se ranger au plus vite du côté de Dieu ou du côté de Satan, car l'heure de la fin du monde approche.

Avant d'en finir avec les prévisions de catastrophes suscitées par l'appréhension d'une intervention divine et de passer à l'anxiété actuelle due à des raisons différentes, je tiens à dire encore quelques mots sur une secte contemporaine, où l'ancien mythe du déluge se manifeste encore une fois, associé de façon intéressante à l'énergie atomique.

Dans une des villes des Etats-Unis dont le vrai nom n'a pas été révélé par les sociologues qui, en qualité d'adeptes, ont étudié le développement et la dissolution de cette secte, au cours du mois

de septembre 1955, une personne âgée d'une cinquantaine d'années eut, par voie d'écriture automatique, une révélation. Elle apprit qu'une grande catastrophe aurait lieu le 21 décembre 1955. L'Amérique du Nord et en partie celle du Sud, devaient être inondées par le déluge. L'être mystérieux qui avait dicté cette information que la main de la personne élue avait notée d'une écriture qui n'était pas la sienne, se présentait comme un être protecteur, venu dans une soucoupe volante d'une planète inconnue des astronomes. Il n'avait pu prévenir plus tôt la personne élue du désastre, car ce n'est qu'après les explosions des bombes atomiques que son vol avait été possible. Ces explosions avaient notamment déchiré une voûte qui séparait la terre de la planète en question, et ce n'est qu'alors que les soucoupes volantes avaient pu faire leur apparition au-dessus de notre globe. Les êtres protecteurs reviendront désormais plus souvent en confirmant chaque fois leur message. La personne à laquelle ils l'avaient confié, ainsi que les autres membres du groupe, devaient être sauvés par la même voie de communication, c'est-à-dire dans des soucoupes volantes. Installés sur la planète protectrice, ils devaient passer par une rééducation qui les rendrait aptes à une vie nouvelle. Ensuite ils pourraient revenir et repeupler la terre.

La vie de ce groupe fut de courte durée, car la date du désastre était proche et, quelques mois plus tard, elle fut démentie par les faits. Mais il ne faut pas croire qu'après une première déception les sectes soient nécessairement dissoutes. Les mêmes sociologues américains qui étudiaient ce groupe, démontrent que souvent les sectes s'obstinent dans leur croyance. Si la fin du monde n'a pas lieu à la date fixée, elles réussissent toujours à trouver quelque erreur de calcul ou quelque faute dans l'interprétation de l'Écriture Sainte. La secte se ranime et trouve de nombreux prosélytes. C'est ainsi que se ranima plusieurs fois une secte fondée au XIX^e siècle par William Miller dans la Nouvelle-Angleterre. Attendant la fin du monde en 1843, les fidèles, persuadés que l'argent serait désormais inutile, avaient déjà vendu leurs biens pour financer les publications du groupe et pour payer les dettes de leurs prochains. La déception qu'apporta l'an 1843 ne les décou-

ragea pas et ce n'est qu'après trois délais successifs prouvés faux que la secte se dispersa ¹.

Pardonnez-moi d'avoir abusé de votre patience pour vous donner un coup d'œil très superficiel sur les prévisions de catastrophes de notre passé européen. J'ai abordé ce sujet dans le but de répondre à la question par laquelle j'avais commencé ces réflexions, c'est-à-dire à la question : quels sont les traits spécifiques des prévisions de catastrophes de notre époque, prévisions qui viennent nous hanter, après une période assez paisible de quelques siècles.

1. Les prophéties du passé qui concernaient une catastrophe mondiale étaient fondées tantôt sur des rêves ou des visions, tantôt sur des calculs tirés des livres sacrés, tantôt sur des interprétations naïves d'éclipses ou des météores, tantôt enfin sur des calamités telles que pestes et famines interprétées comme des manifestations de la colère de Dieu. Aujourd'hui ce n'est pas la superstition, c'est la science qui parle de catastrophe.

2. Ce trait est lié à un autre. Il s'agit notamment des milieux dans lesquels la crainte d'une catastrophe se manifeste. Les prophéties du passé étaient les plus terrifiantes là où elles étaient liées à la plus grande ignorance. Aujourd'hui, c'est l'élite intellectuelle qui, se rendant le mieux compte du danger, manifeste la plus grande anxiété et ce sont les messages d'un Albert Einstein ou d'un Albert Schweitzer qui sont les plus impressionnants.

3. Les terreurs de jadis étaient limitées à plusieurs provinces ou à plusieurs pays. Celles d'aujourd'hui se répandent simultanément sur divers continents. L'Inde semble comparativement éloignée des centres de production des bombes atomiques. Néanmoins, les journaux du mois de mai nous ont communiqué qu'un des plus fidèles disciples de Ghandi a entrepris un jeûne de soixante-six jours pour implorer Dieu de sauver l'humanité d'une catastrophe causée par une explosion nucléaire.

¹ L. FESTINGER, H. W. RIECKEN and S. SCHACHTER, *When Prophecy Fails, An account of a modern group that predicted the destruction of the world*, Univ. of Minnesota Press, Minneapolis, 1956.

4. Les catastrophes prévues dans le passé étaient conçues — nous venons de le dire — comme les dernières convulsions de Satan. L'enfantement d'un nouveau monde s'annonçait terrible, mais représentait le passage à une vie nouvelle. La catastrophe qui nous menace aujourd'hui est définitive et sans espoir.

5. Le cinquième trait spécifique que je tiens à souligner, et qui a des conséquences importantes pour nos attitudes morales, est dû au fait que la fin de notre monde serait provoquée non par une divinité courroucée mais par l'homme lui-même. Quand les décrets divins entraient en jeu, l'homme n'avait qu'à se résigner. Ici, en principe, s'il a le pouvoir de provoquer une catastrophe, il a aussi le pouvoir de l'arrêter. Mais il n'est pas facile d'arrêter les processus déchaînés. C'est comme dans le *Zauberlehrling* de Goethe, où l'apprenti ne sait comment arrêter les flots qu'il a libérés en se servant de la formule de son maître sorcier.

La vie de l'homme est visiblement influencée par l'image qu'il se fait du développement humain. Celui qui, dans le passé, vivait en respectant avec ferveur le monde antique et en se posant pour tâche unique d'approfondir ses connaissances sur l'Antiquité et de les commenter, vivait une autre vie que celui qui envisage non une culture déjà pétrifiée, mais un long avenir caractérisé par un perfectionnement continu. Notre époque est orientée vers l'avenir, mais son horizon est restreint, parce qu'on entrevoit la possibilité d'une catastrophe qui, d'un jour à l'autre, peut mettre fin à notre destinée. Il est impossible de ne pas voir aujourd'hui combien l'avenir est façonné par la science, et le développement de cette dernière est tellement rapide et tellement imprévu, qu'il serait imprudent de se prononcer même sur les années les plus proches. « Nous ne pouvons anticiper aujourd'hui, ce que nous ne saurons que demain » dit K. Popper dans son livre *The Poverty of Historicism*. Ce développement, toujours imprévu, constitue pour l'auteur un argument contre tous les pronostiques contenus dans les lois de l'Histoire, considérées comme inexorables. Le XIX^e siècle croyait connaître l'avenir, parfois en détail. Notre époque est bien plus modeste.

Dans le passé, la foi en la puissance de l'esprit humain, qui se manifestait dans les grandes découvertes, était liée à la confiance

en un progrès moral continu. Le progrès technique, si évident, suggérait l'idée d'un progrès moral parallèle. Cette confiance ne caractérise plus l'âge des crématoires, l'âge de l'anéantissement de peuples entiers, l'âge des bombes atomiques apportant la destruction à des villes entières. Charles Darwin ne mettait pas en doute que le progrès moral serait réalisé automatiquement au cours de l'évolution. La sélection naturelle assurait — selon lui — la survivance des êtres particulièrement doués d'instincts sociaux, car c'étaient ces êtres qui étaient le mieux adaptés à la vie en société. N'étaient pourvus d'instincts sociaux que ceux qui étaient capables de sacrifice, ceux qui se montraient solidaires et qui réagissaient vivement au blâme. L'évolution non seulement privilégiait la vertu, mais éliminait aussi le vice. Les criminels — écrivait Darwin dans son livre *The Descent of Man* — sont condamnés à mort, ou bien l'emprisonnement limite leur possibilité de procréation. Les prostituées ont rarement des enfants. La vie de l'homme intempérant est plus courte et moindres sont par là même ses possibilités de léguer ses tendances à ses enfants. Il est vrai, concédait Darwin, que ceux qui sont capables de sacrifice périssent en plus grand nombre dans les combats. Il est vrai aussi que les gens exceptionnels, les hommes de génie ont généralement des familles peu nombreuses. Mais en somme le fait d'être moral donne à l'individu de meilleures chances de survie, donc la vertu doit nécessairement triompher.

La confiance de Darwin ne paraît pas aujourd'hui suffisamment fondée. Certains auteurs nous persuadent que l'idée d'une évolution visant toujours le meilleur n'est qu'un vestige de la pensée théologique. C'est ainsi que le philosophe viennois, E. Topitsch, dans son livre récemment publié et intitulé *Vom Ursprung und Ende der Metaphysik*, voit dans la foi en une réalisation automatique de la justice au cours de l'évolution, une application des schèmes intentionnels d'origine religieuse. De même R. Aron dans son livre *L'Opium des intellectuels*, considère que ce n'est que l'Histoire, avec une majuscule, qui peut nous mener vers un but défini et que l'Histoire, ainsi conçue, n'est qu'une fiction déifiée.

Passons aux effets que les changements très rapides et imprévus, provoqués par la science en général et la physique en particulier, exercent sur la vie des individus. Examinons les effets d'une vie menacée par une mort violente, d'une vie où la confiance en un progrès moral fait défaut.

Divers pays ont entrepris dernièrement des études sur la jeunesse en général et la jeunesse universitaire en particulier. Il est très intéressant de confronter les résultats obtenus et de retrouver les analogies qui se manifestent dans des pays différents par leur passé, par leur structure économique et politique et par leur niveau d'existence : tantôt très bas et tantôt très élevé.

Dans son livre, publié en 1957, sur la jeunesse de l'Allemagne occidentale, *Die Skeptische Generation*, Helmut Schelsky, sociologue de Hamburg, souligne le besoin de sécurité qui se manifeste dans la jeunesse allemande. Cette jeunesse n'a pas de grandes ambitions. Elle tient surtout à organiser le mieux possible sa petite vie personnelle. A l'aide d'une bonne maîtrise de la profession choisie, elle désire se garantir une certaine aisance, une vie tranquille dans un petit groupe d'amis, à l'écart de la politique, des grands mots, des grands programmes et des grandes organisations. La vie de famille lui sert de refuge. Dans une des enquêtes, 62 % des jeunes se sont déclarés indifférents aux questions politiques. On raconte que les mots de Horace gravés sur le fronton de l'Université de Munich : *Dulce et decorum est pro patria mori*, ont été changés par les étudiants en *Turpe et insanum est pro amentia mori*. Cette jeunesse veut avant tout survivre et elle n'a pas l'intention de se sacrifier : *Diese Generation opfert sich nicht*. Elle est soucieuse de son bien-être, elle est pratique et prudente, apte au conformisme parce qu'il rend la vie plus facile.

Des caractéristiques analogues concernent la jeunesse d'autres pays. Les *Cahiers pédagogiques* publiés en France consacrent entièrement le numéro de décembre 1957 à ce qu'on appelle la crise de la jeunesse. Nous y trouvons, comme résultat de la collaboration de divers auteurs, un grand nombre d'informations se rapportant à la jeunesse française. Cette jeunesse, elle aussi, est très sensible à l'incertitude générale et cherche la sécurité. Les auteurs attribuent

cette incertitude, entre autres, aux changements continuels, à ce qu'ils appellent l'accélération de l'histoire. Les professions se modifient avec une grande rapidité. Ce qu'on a étudié hier, en se préparant à exercer telle ou telle profession, peut ne pas être utilisable demain. Il faut continuellement se réajuster aux situations nouvelles créées par le développement technique. L'épargne n'a plus de sens. La guerre atomique hante les cerveaux. Le fait que nous sommes entrés dans la période de la destruction « presse-bouton » possible, comme dit l'un des auteurs, est ressenti par les jeunes de façon ontologique. En France, comme en Allemagne, on aime à s'organiser en petits groupes. Avant 1939, comme le souligne un des auteurs, le fait de se sentir membre d'un vaste mouvement organisé était un stimulant. Actuellement, c'est un obstacle. En réponse à une enquête organisée par l'Institut Français d'Opinion Publique, 96 % des personnes questionnées considèrent que la politique est un mal. Cette jeunesse comme celle de l'Allemagne est méfiante et critique à l'égard des grands mots. Ce sont les adultes qui ont des illusions ; les jeunes en sont complètement dépourvus. Ils n'ont plus de grands modèles à imiter. Dans le domaine de la morale, ce qui compte avant tout c'est la loyauté envers le groupe qu'on s'est choisi. Plus de buts lointains. On veut vivre le présent sans envisager l'avenir.

En 1954, le sociologue français Jean Stoetzel publia les résultats des études qu'il a poursuivies au Japon vers la fin de l'année 1951 et au cours des premiers mois de 1952, sur l'initiative de l'Unesco. Le titre de son livre est *Jeunesse sans chrysanthème ni sabre*, c'est-à-dire sans le chrysanthème qui était l'emblème de l'empereur et sans sabre, car il s'agit d'un Japon démilitarisé¹. Les jeunes Japonais cherchaient surtout la stabilité économique et l'élévation du niveau de vie. A la question : « Quelle est la chose — de caractère personnel ou autre — qui actuellement vous préoccupe et vous rend le plus malheureux? », la réponse qui, par ordre de fréquence, se plaçait immédiatement après les soucis économiques, était la crainte de la guerre. A l'Université de Kyoto environ 50%

¹ Le titre de ce livre fait allusion au livre de R. Benedict, *The Chrysanthemum and the Sword*, paru aux Etats-Unis en 1946.

des étudiants interrogés prévoyaient une destruction totale dans le cas d'une nouvelle guerre qu'ils jugeaient en majorité inutile et évitable. A la question, si en 1975 l'énergie atomique serait utilisée à des fins industrielles bien plus qu'à des fins militaires, 59% des étudiants et 68% des étudiantes ont répondu que l'énergie atomique serait utilisée surtout à des fins destructrices. Ce sont là les réponses d'une génération qui se souvenait bien des événements de Hiroshima et de Nagasaki.

Les informations que je possède sur la jeunesse universitaire anglaise et celle des Etats-Unis n'apportent, dans leurs traits essentiels, rien de nouveau. Les professeurs américains déplorent le manque de vertus civiques, caractéristique de la jeunesse étudiante. Ici aussi les jeunes voudraient vivre une vie en famille, une vie tranquille et stabilisée. Les modèles que proposait autrefois à ses contemporains Benjamin Franklin ne paraissent plus actuels. Dans une étude récemment parue sur la stratification sociale des Etats-Unis, Talcott Parsons, le sociologue de Harvard, considère que dans la classe moyenne, le désir de s'enrichir n'est plus aussi répandu qu'auparavant. Actuellement on pense plutôt à la sécurité, à avoir une occupation qu'on aime, à être heureux en famille et dans un petit cercle d'amis¹. Voilà donc des tendances que nous avons déjà signalées plus haut.

Je voudrais encore consacrer quelques mots au pays que je connais le mieux, c'est-à-dire à la Pologne. En 1957 un des journaux de la jeunesse avait publié une enquête en vue de savoir quels étaient les goûts et les ambitions de ses lecteurs. Les réponses, dont les auteurs étaient pour la plupart âgés de 17 à 25 ans, faisaient preuve d'un « minimalisme d'aspirations », selon l'expression des commentateurs des résultats obtenus. Au mois de juin dernier, le centre sociologique de l'Université de Varsovie a entrepris un sondage d'opinions dans la jeunesse universitaire de la capitale à l'aide de la méthode d'échantillonnage représentatif. Chaque trentième étudiant des 25 000 qui fréquentent les écoles supérieures de Varsovie a été prié de répondre à un questionnaire

¹ T. PARSONS, *A Revised Analytical Approach to the Theory of Social Stratification*, Glencoe, Illinois, 1953, The Free Press.

très détaillé. Le portrait de l'étudiant qui émerge de ces réponses diffère par certains traits des portraits de ses camarades de l'étranger, mais il leur ressemble par d'autres.

Comme leurs collègues de l'Occident, les étudiants polonais veulent se tenir loin de la politique et un petit nombre seulement a l'ambition d'influencer les événements qui se déroulent dans le pays. Il est vrai qu'à la question de savoir si, à notre époque, l'idée de patrie ne paraît pas surannée, ils soutiennent en majorité la négative et se déclarent, pour plus de 80%, prêts à des sacrifices si la défense de la patrie l'exige. Mais l'idéal dominant de l'étudiant est, encore une fois, celui d'organiser le mieux possible sa vie personnelle, d'exercer tranquillement une profession qui l'intéresse et de passer son temps libre dans un cercle d'amis.

« Le sage n'approchera point des affaires publiques, à moins que quelque circonstance ne l'y oblige » disait Epicure. Vivre à l'écart dans un petit groupe d'amis, c'est bien le programme de ce philosophe, exprimé dans sa formule célèbre « Cache ta vie ». Ce genre de vie devait — selon lui — assurer à l'homme le bonheur à condition qu'il se délivre de ses craintes. Epicure disposait de remèdes contre les craintes nées de la superstition. Les craintes que suscite la science, qui se développe dans une atmosphère de tension politique, paraissent plus difficiles à dissiper.

On a souvent attribué ce « minimalisme d'aspirations » à des conditions de vie difficiles ou à d'autres facteurs d'ordre local. Mais le fait que les mêmes tendances se répètent dans divers pays, vivant dans des conditions très différentes, permet de supposer que des facteurs d'ordre général peuvent aussi entrer en jeu. J'ai cru les voir dans une vie sans avenir, une vie menacée et empreinte de scepticisme, quant à l'idée d'un progrès moral. En effet, il est difficile de parler de progrès moral à une époque où, en toute conscience, on fabrique des bombes atomiques et on discute avec sang-froid leur efficacité.

L'attitude d'Epicure envers la vie publique a souvent été attribuée au sentiment d'impuissance que devait ressentir un citoyen grec incorporé dans un grand empire. Le sentiment d'impuissance semble jouer un rôle important dans l'attitude de

la jeunesse contemporaine. L'énergie atomique donne un pouvoir immense à l'Etat qui en dispose. L'homme voit le grand jeu politique se dérouler, sans avoir le moindre espoir que son activité puisse influencer sur les grands événements. Quand on se croit impuissant on choisit d'habitude entre deux voies qui se présentent : on se replie sur soi-même et on cherche à se détacher du monde ou bien on tente de se faire illusion sur sa puissance. Cette dernière voie semble être celle qu'ont choisie les groupes de jeunesse asociale qui existent dans divers pays et causent tant d'inquiétude aux éducateurs. Les *Halbstarcken* d'Allemagne occidentale, les *Teddy boys* et les *Teddy girls* d'Angleterre, les *zazous* français, les *hooligans* polonais, tous se font remarquer par des actes de violence irraisonnée : voitures attaquées à coups de pierre, magasins démolis, vitres brisées, etc. On a certainement connu des phénomènes semblables dans le passé. Les Anglais, au début du XVIII^e siècle se plaignaient des bandes composées pour la plupart de jeunesse dorée et appelées les Mohocks. Ces bandes s'amusaient à attaquer les voitures en les perçant de leurs épées, et molestaient les passants qui s'attardaient la nuit dans les rues. Mais les phénomènes que nous observons à l'heure actuelle diffèrent de ceux du passé en quantité aussi bien qu'en qualité. Ils naissent d'une situation sociale très complexe. On ne peut les expliquer par des facteurs d'ordre économique, puisque cette jeunesse révoltée appartient tantôt à des milieux très pauvres et tantôt à des classes privilégiées. Les uns sont les enfants de hauts fonctionnaires, d'autres se recrutent parmi les ouvriers. Ce ne sont ni les difficultés économiques ni la crise de logement qui poussent la jeunesse de Suède à courir les rues et à former des gangs. Ce qui constitue un trait commun de cette «écume sociale», c'est que cette jeunesse, n'ayant d'autres moyens pour s'opposer à son milieu et pour affirmer sa volonté, a recours à des provocations. Les parents et les instituteurs sont déjà las — comme le remarque Schelsky —, et se montrent trop indifférents à ces provocations. Par conséquent, il faut provoquer ceux qui, en raison de leur profession, sont obligés de réagir — il faut provoquer la police. Ces provocations donnent une illusion du pouvoir, alors qu'elles sont une manifestation de faiblesse.

Ce sentiment d'impuissance se manifeste non seulement chez les jeunes. On l'observe également chez des sociologues appelés à collaborer avec des hommes d'Etat. Souvent nous avons entendu dire que le désarroi dans lequel nous vivons est dû à la disproportion qui existe entre le développement des sciences exactes et celui des sciences sociales, les premières étant de plusieurs siècles en avance sur les secondes. Depuis le moment où cette opinion s'est largement répandue, les sciences sociales ont fait des progrès très rapides, mais les sociologues n'ont pas été capables de convaincre du bien-fondé de leurs opinions ceux qui détiennent le pouvoir politique. Au cours de la dernière guerre, le sociologue américain, A. H. Leighton, avait été nommé chef de la *Foreign Morale Analysis Division*, qui avait pour but de s'orienter sur l'esprit régnant dans le camp ennemi et sur sa capacité de résistance psychologique. Le secteur de Leighton s'occupait du Japon. En interviewant des prisonniers de guerre japonais de plus en plus nombreux, en lisant leurs notes personnelles, et en se basant sur d'autres documents accessibles, Leighton et ses collaborateurs purent constater qu'il était possible de persuader les Japonais à se rendre, à condition que les propositions américaines soient faites dans des termes qui ne blessent pas l'amour-propre de l'adversaire. Les Japonais étaient visiblement exténués, souvent mal nourris. Ils se rendaient compte de la supériorité technique de l'armée américaine. Il est probable qu'ils auraient volontiers accepté un armistice et des pourparlers. Hélas, les rapports que le secteur de Leighton transmettait aux autorités centrales ne faisaient que renforcer l'opinion de ceux qui, déjà auparavant, étaient persuadés qu'il ne fallait pas avoir recours à des moyens drastiques, alors que ceux qui étaient d'un autre avis ne les prenaient pas en considération. Ceux qui jugeaient l'usage des moyens drastiques nécessaire étant en majorité, la destruction de Hiroshima et de Nagasaki fut décidée. Rien d'étonnant que dans ces conditions, le livre de A. H. Leighton *Human Relations in a Changing World*¹, dans lequel l'auteur raconte les étapes successives du travail de son secteur, parvienne

¹ New-York, 1949.

à des conclusions pessimistes. Pour illustrer l'impuissance des sciences sociales d'exercer leur influence sur les hommes politiques en leur soumettant les résultats de leurs études, Leighton a recours à une comparaison éloquente : les sciences sociales sont pour l'homme d'Etat ce qu'un réverbère est pour l'ivrogne. L'ivrogne ne cherche pas la lumière, il ne cherche qu'un point d'appui.

La force destructrice de l'énergie atomique se manifesta donc pour la première fois le 6 août 1945. Notre morale ne prévoyait pas des faits tels que l'anéantissement en quelques secondes de tant d'êtres humains. Aussi, la réaction immédiate ressembla-t-elle plutôt à de la stupeur qu'à une réaction d'ordre moral. L'imagination humaine est lente à absorber des faits nouveaux et à les encadrer dans une morale qui ne dispose même pas de termes appropriés pour qualifier l'événement qui a eu lieu. La morale de l'Occident fut tout aussi lente à absorber l'existence de fours crématoires. Le droit international n'avait pas prévu de telles éventualités et c'est ce qui fait — comme vous le savez d'ailleurs — que le procès de Nuremberg dut avoir recours à la notion du droit naturel pour que les juges soient à même d'exercer leurs fonctions.

En commençant ces remarques, j'espérais consacrer la première partie aux dangers de la physique moderne pour passer ensuite à ses bienfaits, mais cette première partie a retenu entièrement mon attention. Non seulement parce que les dangers de la physique moderne sont déjà très réels, alors que ses bienfaits sont plutôt anticipés, mais aussi parce que la vision du mal a toujours des couleurs plus vives que la vision du bien. Les descriptions du paradis ont toujours été un peu fades et ce n'est pas au Paradis de Dante que nous revenons lorsque nous relisons la *Divine Comédie*, mais à son image de l'enfer.

De nombreux éducateurs déplorent les attitudes morales de la jeunesse contemporaine. Nous avons essayé de les comprendre, considérant que seule la connaissance des causes peut aider à trouver les remèdes. Les réponses données aux questionnaires que nous avons cités, prouvent que, malgré le scepticisme moral de la jeunesse, l'éducateur n'a pas à travailler dans le vide, s'il s'agit des valeurs qu'elle respecte. Notre ère de tension et de menaces

fait ressortir particulièrement une valeur. Elle se manifeste dans ce besoin d'amitié que nous avons tant de fois signalé et se place au premier rang dans les réponses. Elle est appréciée même par les plus critiques et les plus méfiants. C'est la valeur de la fraternité. En faisant appel à cette valeur on peut faire de l'homme un être digne de respect et peut-être même libérer le monde de son angoisse.